

1577. L'on n'avait encore rien vu de si éloquent, et le roi même, qui était naturellement doué du talent de la parole, charmé de la beauté et de la force de ce discours, en parut ému, et après lui avoir donné les louanges qu'il méritait, il ne tarda pas à lui en témoigner sa satisfaction, l'ayant gratifié incontinent après d'une charge de conseiller d'état ordinaire. Le duc de Guise, en particulier, ressentit une joie si vive du glorieux succès qu'avait eu cette harangue que, n'étant pas maître de son transport, il alla embrasser le prélat au milieu de cette auguste assemblée. En effet, cet ouvrage ayant été depuis donné au public, a été jugé un des plus excellens morceaux d'éloquence qui ait paru en ce genre.

Deux années après (1579), il présida l'assemblée du clergé tenue à Melun, et en fit l'ouverture avec son éloquence ordinaire : la préséance lui fut encore disputée par l'archevêque de Bordeaux ; il ne laissa pas, malgré la concurrence et le partage qu'on y apporta, de signer le premier la clôture de l'assemblée en qualité de président, l'archevêque de Bordeaux n'ayant signé qu'après lui. Jusqu'alors une fortune riante avait suivi l'archevêque ; le roi l'aimait ; il lui en donnait des preuves publiquement. Le clergé et la noblesse le considéraient comme un homme extraordinaire. Il ne voyait point de places éminentes où il ne put porter ses desirs, lorsque le duc d'Epéron, extrêmement jaloux de la faveur qu'il possédait auprès du roi, et n'en voulant partager avec personne les bonnes grâces, trouva mauvais que l'archevêque essayât de prendre une autorité qui put balancer la sienne. Ce favori, dont la fierté et la hauteur ne pouvaient souffrir d'égal, ayant trouvé dans le prélat une résistance également impérieuse et hautaine, soit en la diversité de sentimens dans les conseils, soit une affectation trop marquée de ne vouloir pas plier comme le reste de la cour sous le poids de sa faveur, se déclara ouvertement son ennemi. Le duc de Guise se servit de cette aigreur réciproque pour détacher l'archevêque du parti du roi et le mettre de son côté. Ce duc, qui roulait dans sa tête les vastes projets qu'il ne tarda pas de faire éclore, jugea qu'un tel sujet ne pouvait que lui être extrêmement utile.

La Ligue formée par l'ambition des princes de la maison de Guise se couvrit du voile de la religion ; elle resta long-temps dans l'obscurité, et ne se découvrit qu'à mesure que ses auteurs trouvaient des circonstances favorables à lui donner quelques accroissemens. Ils n'avaient jamais perdu de vue ce dessein formé depuis long-temps par le défunt cardinal de Lorraine, et attentifs à se concilier la bienveillance des peuples et à décrier le gouvernement, ils surent profiter de la faiblesse où il tomba, principalement sous Henri III, et des mécontentemens qui en furent la suite. La mort du duc d'Alençon, frère unique du Roi, arriva très à propos pour donner lieu au duc de Guise d'exagérer le danger que courait la religion après la mort du roi, qui n'avait point de successeur à la couronne plus proche que le roi de Navarre. La diversité de religion que ce dernier professait fut un motif assez puissant pour engager un grand nombre de mécontents dans ce nouveau parti. Le roi, occupé de plaisirs et plongé dans une vie molle, en vit